

Adèle Jacquet-Lagrèze

L'ensemble vide, ou l'identité du sujet déjeté *

À propos de la leçon du 17 janvier 1962

du séminaire *L'identification*, de Jacques Lacan

Tout d'abord, ce préambule, écrit avec tout le brouillard qui précède l'écriture... Ce quadrant de Peirce si lumineux soit-il dans ce qu'il apporte de nouveau par rapport à la logique classique ne me disait rien de la raison pour laquelle Lacan s'était donné tant de mal à en expliquer les trouvailles. Relisant le chapitre, il y avait bien sûr cette question de la négation, qui dans la langue française a la particularité de se composer de plusieurs éléments et qui fait apparaître des questions sur une certaine subjectivité qui affleure dans un énoncé apparemment objectif. La question de l'absence et de la présence est ainsi connexe à ce joint entre identité et négation, puisque, une fois la chose disparue, quels sont mes points d'appui pour identifier une réapparition de la chose ? Quels traits me permettent un tel jugement ? Et que faire du sujet qui participe de ce jugement ?

L'identification, titre du séminaire d'où est tirée cette leçon du 17 janvier 1962, pose donc la question de l'identité, mais également du sujet qui s'en assure de manière erronée. Ce sont donc deux vastes champs qui s'ouvrent ici pouvant s'appuyer sur cet outil de la logique formelle : celui du trait unaire dans lequel on cherche à saisir la trace du sujet d'une part, et celui de l'absence de la chose et des catégories du manque qui en découlent : privation, frustration et castration, d'autre part.

Introduction

Ce séminaire s'inscrit dans un contexte historique et culturel ¹ et met en question l'identification, « identification de signifiants ² » qui nourrit la clinique psychanalytique. Lacan en critique d'ailleurs le détournement idéologique dans l'institution psychanalytique internationale comme signe d'une cure qui serait aboutie lorsque l'identification « au moi fort de l'analyste » aurait été atteinte par le moi débile venu adresser sa demande !

Lacan précise qu'il va s'atteler à une forme d'identification qui se distancie de l'identification imaginaire qu'il a développée avec le stade du miroir. Quelles questions surgissent alors ?

D'abord, la question du sujet, de sa définition et de son autonomie au regard de l'inconscient qui divise celui-ci. Lacan nous rappelle ainsi que dans la formule *je pense, donc je suis* « il est bien clair que ce *je* reste à l'état problématique ³ ». Si Freud a utilisé le mot *Ich*, dans sa deuxième topique, traduit par « moi », ce signifiant est également pronom sujet dans la langue allemande. Ainsi, une certaine confusion sur l'autonomie de ce sujet implique la question de sa topologie : d'où ça parle, ça pense ? Lacan cherche à mieux définir la notion de sujet à partir du texte de Freud en repartant de l'acte d'énonciation de Descartes qui interroge la réalité de ce sujet. Avec sa méthode du doute pour asseoir son rapport au savoir, Descartes fait le pas de questionner l'existence de ce sujet qui cherche à concevoir ses connaissances. S'il délègue la garantie de la vérité à Dieu, il a néanmoins ouvert le champ de l'articulation entre la vérité qui implique un sujet qui parle, qui distingue les choses, et la réalité, conjuguant ainsi la question de l'être et celle du sujet.

« Disons-le parce que même Maurice Merleau-Ponty ne semble pas franchir ce pas : pourquoi ne pas entériner le fait que la théorie de la perception n'intéresse plus la structure de la réalité à quoi la science nous a fait accéder en physique ? Rien de plus contestable, tant dans l'histoire de la science que dans son produit fini, que ce motif dont il se prend à autoriser sa recherche qu'issue de la perception, la construction scientifique y devrait toujours revenir. Bien plutôt tout nous montre-t-il que c'est en refusant les intuitions perçues du pondéral et de l'impetus ⁴ que la dynamique galiléenne a annexé les cieux à la terre, mais au prix d'y introduire ce que nous touchons aujourd'hui dans l'expérience du cosmonaute : un corps qui peut s'ouvrir et se fermer sans peser en rien ni sur rien ⁵. »

Ainsi, Lacan reproche aux sciences ainsi qu'à la phénoménologie de méconnaître l'incidence purement subjective en jeu dans leur formalisation, malgré la tentative d'objectivation de la perception. Il repart donc de cette question de l'identité du sujet, à partir du trait qui permet de distinguer quelque chose de l'ordre d'un événement nouveau et en même temps de repérer quelque chose de l'ordre d'une répétition qui nécessite cette coupure ⁶. Il repère les limites de la logique classique jusqu'à Kant et pense que la théorie des ensembles de la logique formelle aurait épargné à Descartes le recours à Dieu par le fait que le sens est entièrement ordonné par la logique de celui qui en crée l'écriture. La notion elle-même de sujet est avec le quadrant de Peirce suspendue à une puissance épistémique plus

qu'à une existence. C'est pourquoi Lacan cherche non l'origine du sujet – ce qui supposerait un sujet historique, biologique –, mais sa position, ce qui le constitue dans son efficace notamment clinique ; soit qui déterminerait une certaine répétition à l'œuvre dans la vie concrète de l'individu, faisant signe d'une singularité difficile à attraper mais qui constitue un des enjeux de la psychanalyse.

Passer par la logique formelle, c'est tenter d'utiliser des outils idéalement épurés des équivoques du langage pour distinguer ces éléments. C'est aussi tenter de penser l'articulation entre le collectif et l'individuel, le particulier et l'universel, le corps et l'esprit pour reprendre les termes qui occupent une part de la philosophie... *Idéalement*, car elle ne peut échapper à l'interprétation de celui qui en crée l'écriture. Ainsi Lacan revient-il sur ce joint intime entre langage et écriture.

Il va s'appuyer sur le cas particulier de la négation. Est-ce un jugement d'existence par rapport à l'affirmation d'une absence – quelque chose existant comme représentation qui peut être ou non retrouvé dans la perception ? Est-elle trace d'un refoulement ? Ces questions ne sont pas sans renvoyer au texte de Freud « Die Verneinung », faisant de la *Bejahung* un jugement d'existence qui précède le jugement d'attribution.

De la logique des catégories à celle d'une lecture des ensembles par le quadrant de Peirce, un pas est franchi et un déplacement est opéré de l'objet au sujet. C'est dire que le focus s'est déplacé de « chercher à déterminer les attributs se rapportant à un sujet » au rapport du sujet face à ses objets, introduisant « les droits du rien ». L'ensemble vide a en effet permis d'opérer de nouvelles combinaisons qui rompent avec une logique binaire.

Position du sujet au regard de la parole

Lacan, reprenant le deuxième type d'identification rencontré dans le chapitre VII de *Psychologie des masses et analyse du moi* de Freud, comme « identification, régressive, au trait unaire de l'Autre ⁷ », cherche à définir ce qu'est le *Un* et rappelle le passage, dans l'écriture, des idéogrammes à l'usage phonétique de la lettre. On passe de l'idéogramme ciel, par exemple, à l'usage de celui-ci pour désigner la syllabe *ciel* pouvant apparaître dans un mot comme « partiel ». Ce passage à la phonétisation est une tentative de symbolisation du langage lui-même qui donne un autre statut au trait : « En d'autres termes, ce que représente l'avènement de l'écriture est ceci : que quelque chose qui est déjà écriture, étant nommé, vient à pouvoir servir à supporter ce fameux son [...]. La caractéristique du nom propre est toujours plus ou moins liée à ce trait de sa liaison, non pas au son, mais

à l'écriture⁸. » Ainsi, avec ce trajet de l'écrit à l'oral avec retour à l'écrit, on obtient une nouvelle forme de trace qui permet de distinguer autrement les choses et apporte notamment la possibilité de donner un nom propre, inscrivait quelque chose d'une pure singularité (cf. Frege) qui peut se repérer dans la répétition du trait unaire.

« Mais s'il apparaît à ce niveau que justement, le nom propre, en tant qu'il spécifie comme tel l'enracinement du sujet, est plus spécialement lié qu'un autre, non pas à la phonétisation comme telle, à la structure du langage, mais à ce qui déjà dans le langage est prêt, si l'on peut dire, à recevoir cette information du trait [...], est-ce que ceci n'est pas fait pour nous faire nous interroger sur ce qu'il en est en ce point radical, archaïque, qu'il nous faut de toute nécessité supposer à l'origine de l'inconscient, c'est-à-dire de ce quelque chose par quoi, en tant que le sujet parle, il ne peut faire que de s'avancer toujours plus avant dans la chaîne, dans le déroulement des énoncés, mais que, se dirigeant vers les énoncés, de ce fait même, dans l'énonciation il élide quelque chose qui est à proprement parler ce qu'il ne peut savoir, à savoir : le nom de ce qu'il est en tant que sujet de l'énonciation⁹. »

Ainsi, Lacan reprend sa thèse qu'il développa dans le graphe du désir, qui est le fait que le sujet, quand il parle, « se nomme sans le savoir¹⁰ », du fait de son implication particulière dans la chaîne de ses énoncés. Qu'au-delà de toute demande énoncée, l'énonciation véhicule un certain rapport du sujet aux signifiants impliquant son désir, soit son rapport singulier à ce qui manque au lieu de l'Autre.

Parallèlement, Lacan rapporte de manière ramassée le rapport des trois instances de la première topique, conscient-inconscient-préconscient, et leur mode d'utilisation des signifiants avec l'identité de pensée nécessaire pour progresser dans l'appréhension de la réalité. « Le monde donc, ce monde dont la fonction de réalité est liée à la fonction perceptive, est tout de même ce autour de quoi nous ne progressons dans notre savoir que par la voie de l'identité des pensées¹¹. »

Reprenant le *cogito* de Descartes, Lacan déduit de la mise en série du « je pense » qui cherche à cerner « je suis » un impossible. Ce « je pense » constitue en quelque sorte le trait unaire du « je suis », du sujet qui se nomme. « C'est-à-dire que c'est en tant que ce "Je pense" impossible passe à quelque chose qui est de l'ordre du préconscient, qu'il implique comme signifié... et non pas comme conséquence, comme détermination ontologique... qu'il implique comme signifié que ce "Je pense" renvoie à un "... je suis" qui désormais n'est plus que le "X" de ce sujet que nous cherchons, à savoir de ce qu'il y a au départ pour que puisse se produire l'identification de ce "Je pense"¹². »

Il aboutit à une écriture mathématique du sujet comme $\sqrt{-1}$, écriture du nombre imaginaire.

$$\ll \frac{S \text{ (signifiant)}}{s \text{ (signifié)}} = s \text{ (l'énoncé)}, \text{ avec } S = -1, \text{ on a } s = \sqrt{-1}$$

C'est ce qui manque au sujet pour se penser épuisé par son cogito, à savoir ce qu'il est d'impensable¹³. »

Ainsi, la progression pour cerner le sujet n'est pas sans nous amener sur des chemins qui vont à l'encontre d'une ontologie du sujet, comme développée par les philosophes contemporains de Lacan.

« Je veux dire qu'à se rappeler la démarche cartésienne elle-même, on ne peut oublier ce à quoi cette démarche mène son auteur.

Le voilà parti d'un bon pas vers la vérité. Plus encore, cette vérité n'est nullement, chez lui comme chez nous, mise en la parenthèse d'une dimension qui la distingue de la réalité. Cette vérité sur quoi Descartes s'avance de son pas conquérant, c'est bien de celle de la chose qu'il s'agit.

Et ceci nous mène à quoi ? À vider le monde jusqu'à n'en plus laisser que ce vide qui s'appelle "l'étendue"¹⁴. »

Lacan indique que la théorie des ensembles aurait permis à Descartes de faire l'économie de l'appel à Dieu pour garantir la vérité, remarquant que les mathématiciens qui ont inventé de nouveaux outils, tel Cantor son *transfini*, ne l'ont pas fait sans en payer le prix : celui d'affronter « non le vide de l'étendue mais celui du vide de l'Autre¹⁵ ».

De même que Freud revient sur son *Totem et tabou* pour poser la question de la transmission du caractère d'exception du père en reconnaissant sa construction *via* le poète créant le héros, Lacan va ici poser la question non de l'origine du sujet – peut-être parce que l'origine suppose toujours un mythe quand on cherche à la dire – mais de sa position. Pour définir celle-ci, Lacan cherche à préciser ce moment particulier où la parole s'insère dans une structure de langage, c'est-à-dire où elle prend son efficace¹⁶.

Reprenant l'articulation du sujet tel qu'il se construit dans son graphe, d'un « étant ayant été », Lacan insiste sur le fait que le sujet ne se saisit qu'à opérer « un profond retournement », opération délicate qui suppose non pas de déduire son être, du fait de penser (référence au *cogito*), mais de saisir après coup les effets d'avoir été, à l'attraper dans les formations de l'inconscient par le travail d'analyse – c'est comme ça que je comprends d'ailleurs que l'identification est un concept propre aux effets d'un travail dans l'analyse du fait qu'elle consiste à tenter de pointer « un étant, ayant été ». Car, au moment de penser, le sujet n'y est pas. « Il suffit en effet que le jeu se réitère pour constituer ce je qui, de le répéter, dit ce je qui s'y fait. Mais ce

je ne sait pas qu'il le dit, rejeté qu'il est comme en arrière, par le geste, dans l'être que le jet substitue à l'objet qu'il rejette. Ainsi je qui dis ne peut être qu'inconscient de ce que je fais, quand je ne sais pas ce que faisant je dis ¹⁷. »

Cela ouvre la question de ce qui fonde l'affirmation et la négation. Car cette nécessité du retournement suppose-t-elle l'existence de quelque chose qui « a été ôté » ? Reprenant Bergson, qui voit dans « l'objet n'existant pas » la nécessité de l'idée de l'objet existant « avec en plus la représentation de cette exclusion de l'objet de la réalité actuelle ¹⁸ », Lacan va réfléchir à l'usage de la négation et de ses effets.

Traces du sujet dans la parole. Cas particulier de la négation

Reprenant les remarques de Damourette et Pichon, auteurs d'une utile grammaire, Lacan pointe la différence entre la négation telle qu'utilisée dans la langue allemande par exemple, où le mot *nicht* vient en bout de phrase à raturer comme vrai ce qui jusqu'au terme de l'énonciation pouvait prendre une valeur affirmative pour l'auditeur, et la particularité de la négation française qui s'appuie sur deux éléments, le *ne* d'une part et un auxiliaire d'autre part. Le *ne* se voit attribuer par ces auteurs une fonction *discordantielle*, qui indique à l'auditeur qu'il y a un doute sur ce qui va suivre, qui induit une vacillation, confirmée ensuite par l'*auxiliaire*, ayant lui une fonction d'exclusion. La particularité de notre langue permet ainsi des phrases où le *ne* a un emploi explétif d'où résulte une incertitude, comme dans la phrase « je crains qu'il ne vienne ». Lacan y voit la trace d'une certaine ambivalence qui permet l'expression conjointe du *je* de l'énoncé et du *je* de l'énonciation, celui-ci étant alors tout entier dans ce *ne*. Il se pose alors la question de ce que viendrait à désigner chaque *je* si une telle phrase était employée sans référence à un tiers comme dans cet exemple : « *Je* crains que *je ne* me sois fourvoyée... »

Avec ce petit détour, Lacan indique les différents supports possibles pour le *je* de l'énonciation. Ainsi, un « ch'sais pas » ne dit pas la même chose qu'un « je ne sais pas », que l'on peut raccourcir à un « je ne sais » quant à la position du sujet dans son rapport au savoir. Dans le « ch'sais pas », on retrouve la formule allemande où l'accent est mis sur l'objet de la phrase qui est négativé. Lacan dit que le sujet est collapsé, il disparaît au profit de son dit. Dans le « je ne sais », au contraire, le *ne* tend à « je-iser ¹⁹ » la formule, à introduire un doute, « un aveu voilé » – le phallus, comme signifiant voilé de tout énoncé :

I(A) – moi idéal – a (objet) ²⁰

Phallus (Φ)

Lacan parle de « significatisation subjective » à propos de ces groupes de mots en tête de phrase, « je le lui », « je ne le », etc., car ils accentuent la position du sujet.

Mais Lacan nuance l'affirmation des fonctions ainsi définies par Damourette et Pichon entre le *ne* discordantiel et le mot servant à l'exclusion parfois très imaginairement limpide de la trace (comme dans le « je n'y vois goutte », qui trace l'absence de sillon d'aucune goutte...) du fait que l'ordre des mots peut inverser les fonctions. Par exemple, dans la phrase « pas un homme qui ne mente », le *pas* est plutôt discordantiel et ne met pas en question ce qui manque, comme dans l'affirmation « il n'y a pas un chat ²¹ ».

Avec tous ces développements sur la négation, Lacan en arrive au point où l'on s'aperçoit que la négation n'est pas seulement l'instrument d'une affirmation sur l'objet qui est ou qui manque, mais implique également d'autres enjeux et notamment celui des effets du signifiant sur celui qui engage sa parole, sur le sujet insu qui en découle. Lacan va maintenant se pencher plus avant sur la logique classique qui permettait de classer en catégories certains attributs du sujet, afin d'en dénoncer les limites au regard d'une nouvelle aperception du *support signifiant de la négation*.

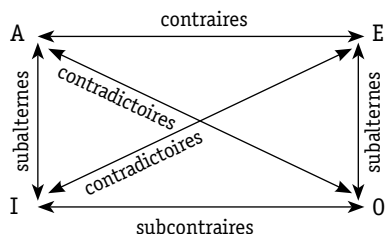
Il projette de la confronter aux matrices de la privation, de la frustration et de la castration, dont il poursuit le développement dans ce séminaire pour en venir à spécifier l'objet petit *a*, objet de la psychanalyse comme objet de la castration ²².

Des catégories d'Aristote au quadrant de Peirce, introduction de l'ensemble vide

La logique des classes, au fondement de la logique dite aristotélienne, définit la vérité dans l'attribution d'un prédicat à un sujet ²³. Le sujet est pris sous la forme de la qualité et l'attribut sous l'angle de la quantité. Lacan remarque que ces catégories perdurent jusqu'à Kant, qui dans sa *Critique de la raison pure* les divise de manière ternaire d'après son principe analytique où tout principe de contradiction doit posséder une partie synthétique : quantité : universel-particulier-singulier et qualité : affirmatif-négatif-indéfini. Lacan désignera cette logique aristotélienne de « logique de privation », puisqu'une classe d'objet est constituée en fonction de la privation du trait unaire ²⁴ : ce qui n'est pas X est non-X – il rappelle les observations de Lévi-Strauss dans *La Pensée sauvage*, où une autre logique permet de désigner comme « musaraigne, marmotte ou autre chose ce qui n'est pas hérisson, là où la logique aristotélienne classe ce qui n'est pas hérisson en non-hérisson ²⁵ ».

Lacan s'étonne de cette fascination pour la logique des classes, il en situe la méconnaissance profonde du fait qu'elle se constitue de poser le principe d'identité $a = a$ ²⁶, alors même que « le signifiant, d'essence est différent de lui-même, c'est à dire que rien du sujet ne saurait s'y identifier sans s'en exclure²⁷ ».

Cette question de l'identité est ce qui pose problème à la constitution d'une classe en questionnant le trait commun qui pourrait constituer une classe en tant que telle. Lacan va utiliser le quadrant de Peirce pour formaliser le rapport au trait unaire (trait vertical du schéma) et montrer comment son usage permet de dépasser les contradictions de la logique des classes d'Aristote. Et cela, afin, nous dit-il de répondre « à la question qui lie, justement, la définition du sujet comme tel, à celle de l'affirmation ou de la négation dans lequel il entre dans l'opération de cette division propositionnelle²⁸ ».



A : universelle affirmative
 E : universelle négative
 I : particulière affirmative
 O : particulière négative

Pour rappel, la logique d'Aristote fonctionne ainsi :

A : *omnis homo mendax / nullus homo non mendax*

E : *omnis homo non mendax / nullus homo mendax*

O : *quidam homo non mendax / non omnis homo mendax*

I : *quidam (aliquis) homo mendax / non omnis homo non mendax*

Les propositions contraires A et E ne peuvent pas être vraies en même temps.

Les propositions subcontraires I et O ne peuvent être fausses en même temps.

Les propositions contradictoires A et O de même que E et I : si l'une est fautive alors l'autre est vraie, et inversement.

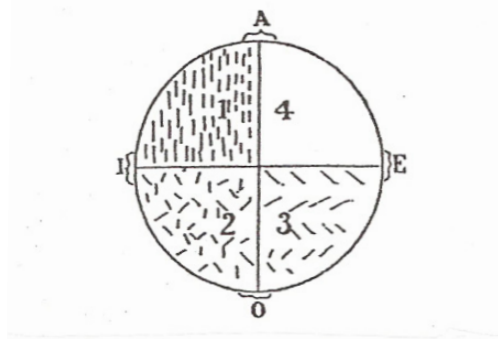
Lacan fait remarquer le caractère embarrassant de ces définitions. En effet, Aristote avait insisté pour que la négation ne puisse porter sur la qualification de l'universel, soit le *omnis*. Les catégories particulières sont

donc classiquement formulées avec l'expression « quelqu' » plutôt qu'avec celle de « pas tout » et ce sont ces formulations qui entraînent ces rapports de contradiction, contrariété et subcontrariété. Or Lacan pointe qu'en changeant les énoncés de manière équivalente au niveau du sens (par exemple, « quidam (aliquis) homo mendax » → « non omnis homo non mendax »), ces rapports vont se trouver remis en cause.

Avec le quadrant de Peirce, les relations entre universelles et particulières vont changer. Lacan précise que dans ce schéma la fonction *trait* va remplir celle du sujet et la fonction *vertical* celle d'attribut.

Les catégories dites universelles et particulières²⁹ vont différer selon la « lexis » dont la fonction est d'extraire (*to pick out*), de choisir un signifiant (*tellway*, mode narratif) et les catégories affirmatives et négatives selon la « phasis » qui est l'engagement de la parole quant à l'existence de quelque chose mise en cause dans la « lexis » (voie discursive qui répond à la question : Que dites-vous : *oui ou non ?*, qui est à la base de l'affirmation/négation).

La grande différence avec la logique classique est que les propositions universelles n'impliquent pas ici l'existence de leur sujet. Peirce dit qu'Aristote « a lui-même l'air d'oublier le cas où il n'y a pas d'S du tout³⁰ ».



De là, les propositions A, E, I et O peuvent être vraies pour deux quadrants simultanément :

- A : vraie pour 1 et 4, fausse pour 2 et 3.
- E : vraie pour 3 et 4, fausse pour 1 et 2.
- I : vraie pour 1 et 2, fausse pour 3 et 4.
- O : vraie pour 2 et 3, fausse pour 1 et 4

A et O se nient de même que E et I comme dans la logique classique.

Mais A et E peuvent être vraies ensemble quand aucun S n'existe et fausses ensemble quand une partie seulement des S est P (S sujet, P prédicat).

I et O sont vraies et fausses ensemble précisément dans les conditions opposées (là où dans la logique classique elles ne pouvaient être fausses en même temps).

A et I sont vraies ensemble (quand « S sont tous P ») et fausses ensemble (quand « aucun S n'est P »).

E et O sont vraies et fausses ensemble dans des circonstances opposées.

La dimension temporelle est en quelque sorte introduite ici avec l'opposition des points de vue philonien, qui est l'implication « pour maintenant », et diodorien, qui vise une implication intégrale : « Le problème porte sur la valeur de vérité à donner au conditionnel "si p alors q" lorsque l'antécédent p est faux. Dans la conception dite philonienne, celui-ci est vrai, tandis que dans la conception dite diodorienne, il est faux ³¹. » Diodore introduit la notion modale de possibilité qui prend en compte la nuance temporelle :

Est possible ce qui est vrai ou sera vrai.

Est impossible ce qui est faux et ne sera pas vrai.

Est nécessaire ce qui est vrai et ne sera pas faux.

Est non nécessaire (contingent) ce qui est faux ou sera faux.

Ces nuances nous renvoient à la question de l'identité de perception, et à ce qui est considéré comme le même une fois disparu et réapparu (cf. le jeu du *Fort-Da*, etc.).

Quelques conséquences pour une identification du sujet

Ainsi, Lacan qui cherche à cerner ce qu'il se passe dans l'identification au niveau de la structure du sujet, s'est servi de ces plans de *phasis* et de *lexis* pour saisir les propositions universelles autrement qu'avec la logique d'*extension* et de *compréhension (intension)* ³², dont il pointe la difficulté : qu'apporte comme accès à la compréhension la valeur commune, autorisée à fonder une classe ? Il reprend la proposition « tout père est Dieu » pour saisir cette vérité du *sujet Freud* avec une lecture de cette proposition universelle grâce au quadrant de Peirce.

		⇐ Phasis ⇒	
Lexis ⇕ ⇐	A – Tout père est Dieu	E – Aucun père est (qui soit) Dieu	
	I – Quelque père remplit la fonction de Dieu	O – Quelque père ne remplit pas la fonction de Dieu (pas tout père Dieu / quelque père est non Dieu)	

La proposition A équivaut à « il n’y a d’autre père que Dieu ».

La notion de fonction du Nom-du-Père implique cette affirmation universelle dans sa lecture du quadrant au niveau de la lexis : Freud a extrait cette fonction de Dieu comme attribut du père, mais il en revient à l’autre (par exemple, celui qui se sert de cette proposition, comme l’analyste) de vérifier au niveau de la phasis l’affirmation ou non de son existence. Le quadrant vide permet à cette proposition de rester universellement vraie, même en l’absence de cas remplissant cette fonction. C’est une fonction symbolique qui se vérifie ou non par les secteurs 3 et 4 : « Il y en a qui, il y en a qui ne... pas ³³ ». Ce dernier n’enlève rien à l’affirmation universelle, venant au contraire la soutenir par la possibilité « qu’il y en ait qui ne supporte pas cette fonction dans tous les cas ».

Lacan illustre son propos avec la fonction du professeur dans son rapport à la lettre. En effet, cette fonction se rapporte à la lettre en tant qu’attribut du professeur comme celui qui transmet celle-ci. Si le professeur n’est pas « tout lettre » (secteur 3), cela n’enlève rien à l’affirmation universelle (portée par le secteur 1). Au contraire, insiste Lacan de manière logique, l’affirmation universelle ne nous apprend quelque chose que du fait qu’elle sous-tend la possibilité de ce quadrant vide. En cela elle n’est pas tautologique. S’il ne pouvait y avoir de professeur analphabète, alors énoncer « le professeur est lettré » serait une égalité ($a = a$) sans vérité, car tautologique. La fonction négative, représentée dans le secteur 4, ne fonctionne donc pas seule, mais « comme corrélatrice essentielle de la définition de l’universalité ³⁴ ».

Lacan revient pour finir sur cette fonction du Nom-du-Père (dont il ne donnera qu’une leçon un an et demi plus tard), qu’il remet d’une certaine manière en cause dans le sens du constat clinique mais pour mieux réaffirmer l’efficacité de sa fonction, par le fait que cette catégorie particulière du quadrant vide (fonction du père comme « de pure perte, le père non-père, la cause perdue ³⁵ ») implique « une première *lexis*, qui est celle du Nom-du-Père ³⁶ ».

Ces deux exemples permettent ainsi à Lacan de délimiter petit à petit ce lieu possible du sujet, dans ce quadrant vide d'où il exercera les « droits du rien... à fonder un tout ³⁷ », et d'en affirmer le support algorithmique comme « sujet en exclusion interne à son objet ³⁸ ».





























Bibliographie

- ARISTOTE. *Organon*, I, II, *Catégories, De l'interprétation*, Paris, Flammarion, 2007.
- BERGSON, H. (1907). *L'Évolution créatrice*, Paris, PUF, 1941.
- DAMOURETTE, J. ; PICHON, E. *Des mots à la pensée*.
- FREUD, S. (1921). *Psychologie des masses et analyse du moi*, Paris, PUF, coll. « Quadrige grands textes », 2010.
- FREUD, S. (1925). « La négation », dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985.
- KANT, (1781). *Critique de la raison pure*, trad. A. Renaut, Paris, Flammarion, 2006.
- LACAN, J. *Séminaire l'identification, 1961-1962*, Sainte-Anne, inédit, Paris, version Roussan, 1992.
- LACAN, J. (1960). « Maurice Merleau-Ponty », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
- LACAN, J. (1960-1966). « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits II*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1971.
- PEIRCE, C. S. (1931). *Collected Papers*, vol. II, *Elements of Logic*, Cambridge, Harvard univ. Press, 1931.
- PELLION, F. *Ce que Lacan doit à Descartes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2014.
- PELLION, F. « Figures cartésiennes de l'«exclusion interne» », *Cliniques méditerranéennes*, Toulouse, Érès, 2007, n° 76, p. 207-216.

Mots-clés : négation, identification, sujet, quadrant de Peirce, proposition universelle.

*↑ Texte tiré d'un exposé au séminaire « $a \neq a$ », ou le scandaleux objet de Lacan de Frédéric Pellion, le 5 février 2015.

1.↑ Cf. *La Dernière Bande* de Beckett ou *Rhinocéros* de Ionesco, avec des syllogismes, un dérèglement du langage..., créées en 1960.

2.  J. Lacan, *L'Identification*, leçon du 22 novembre 1961, inédit, version Roussan, 1992, p. 19.
3.  *Ibid.*, p. 23.
4.  Wikipédia : « Selon cette théorie, l'action initiale effectuée sur la pierre lui communique un impetus, et c'est cet impetus qui entretient le mouvement. L'impetus perd peu à peu de sa force à cause de la pénétration de la pierre dans le milieu aérien, et une fois cet impetus épuisé, la pierre prend son mouvement naturel et tombe. Parmi les savants ayant développé cette théorie de l'impetus, on peut citer en premier lieu Jean Philopon (philosophe de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie) dans son *Commentaire sur la Physique d'Aristote* de 517 puis dans *La Création du Monde*, puis Avicenne, Avempace, Al-Tusi, Buridan, Oresme, Nicolas de Cues et elle est encore perceptible chez Tartaglia. »
5.  J. Lacan, « Maurice Merleau-Ponty », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 176.
6.  Cf. les dimensions de sérialité et de discrétion.
7.  J. Lacan, *L'Identification*, *op. cit.*, leçon du 10 janvier 1962, p. 69.
8.  *Ibid.*, leçon du 20 décembre 1961, p. 67.
9.  *Ibid.*, leçon du 10 janvier 1962, p. 73.
10.  *Ibid.*, p. 74.
11.  *Ibid.*, p. 77.
12.  *Ibid.*
13.  J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits II*, Paris, Seuil, 1971, p. 300.
14.  J. Lacan, *L'Identification*, *op. cit.*, leçon du 17 janvier 1962.
15.  *Ibid.*
16.  Au sens physique : « le moment d'une force par rapport à un point donné détermine son aptitude à faire tourner une mécanique autour de ce point », notes de la séance de clôture du séminaire de F. Pellion 2013-2014.
17.  J. Lacan, « Maurice Merleau-Ponty », *art. cit.*, p. 181.
18.  J. Lacan, *L'Identification*, *op. cit.*, p. 84.
19.  *Ibid.*, p. 87.
20.  C. Soler, notes du séminaire au collège clinique de Paris, 2014-2015.
21.  J. Lacan, *L'Identification*, *op. cit.*, p. 87-88.
22.  *Ibid.*, leçon 27 juin 1962.
23.  Cf. les deux premiers traités de *l'Organon*, *Catégories* et *De l'interprétation*.
24.  J. Lacan, *L'Identification*, *op. cit.*, leçon 20 juin 1962, p. 289.
25.  *Ibid.*, leçon du 27 juin 1962, p. 293.
26.  *Ibid.*, leçon du 20 juin 1962, p. 290.
27.  *Ibid.*
28.  *Ibid.*, leçon du 17 janvier 1962, p. 90.
29.  Terminologie introduite dans les textes d'Apulée.

30. ↑ C. S. Peirce, « § 3 Le quadrant, Chapitre 1 La syllogistique aristotélicienne, Vol. II *Elements of Logic*, dans *Collected Papers* », Annexe IV du séminaire *L'Identification*, *op. cit.*, p. 341.

31. ↑ O. Deroy, *Peirce, le pragmatisme et les Grecs : dépendance à la réponse généralisée et réalisme*, thèse sous la dir. de Claudine Tiercelin, université Paris-Est, 2008, p. 239.

32. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, *op. cit.*, leçon du 17 janvier 1962, p. 92.

Wikipédia : « L'intension (ou compréhension chez les auteurs les plus anciens) et l'extension sont des concepts logiques qui ont été utilisés par la philosophie ancienne et médiévale, et repris aujourd'hui, par la philosophie du langage. L'usage moderne de cette distinction correspond à la distinction frégréenne entre sens et dénotation. Selon la logique aristotélicienne, l'extension se réfère à l'ensemble des objets auxquels s'appliquent ces caractères (objets de la classe) et l'intension (ou compréhension) désigne l'ensemble des prédicats qui appartiennent à un concept (prédicats du sujet). »

33. ↑ J. Lacan, *L'Identification*, *op. cit.*, leçon du 17 janvier 1962, p. 92.

34. ↑ *Ibid.*, p. 93.

35. ↑ *Ibid.*

36. ↑ *Ibid.*

37. ↑ F. Pellion, *Ce que Lacan doit à Descartes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2014, p. 123.

38. ↑ J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 861, cité par F. Pellion, « Figures cartésiennes de l'«exclusion interne» », *Cliniques méditerranéennes*, n° 76, Toulouse, Érès, 2007, p. 208.

Bulletin d'abonnement au *Mensuel*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je m'abonne à la version : NUMÉRIQUE 30 €
 PAPIER 80 €

Par chèque à l'ordre de : Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Rappel : la cotisation à l'EPFCL ou l'inscription à un collège clinique inclut l'abonnement à la **version numérique** du *Mensuel*.

Vente des *Mensuels* papier à l'unité

- Du n° 4 au n° 50, à l'unité : 1 €
- Du n° 51 au n° 83, et à partir du n° 95, à l'unité : 7 €
- Prix spécial pour 5 numéros : 25 €
- Numéros spéciaux : 8 €
 - n° 12 - Politique et santé mentale
 - n° 15 - L'adolescence
 - n° 16 - La passe
 - n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation
 - n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse
 - n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

Frais de port en sus :

1 exemplaire : 2,50 € – 2 ou 3 exemplaires : 3,50 € – 4 ou 5 exemplaires : 4,50 €
Au-delà, consulter le secrétariat au 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial et les auteurs, écrire à :
EPFCL, 118, rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du *Mensuel* sont archivés sur le site de l'EPFCL-France :
www.champlacanianfrance.net